

Recherches sociographiques



Autopsie d'un best-seller : *Le Matou*

Jean-Pierre Boucher

Volume 29, Number 1, 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056340ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056340ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boucher, J.-P. (1988). Autopsie d'un best-seller : *Le Matou*. *Recherches sociographiques*, 29(1), 93–111. <https://doi.org/10.7202/056340ar>

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

AUTOPSIE D'UN BEST-SELLER : LE MATOU *

Le succès n'est pas aveugle. Seuls les jaloux prétendent qu'il frappe au hasard. L'expliquer n'est cependant pas facile. Qu'est-ce qu'un *best-seller*? Un roman (nous nous limitons ici à ce genre) qui obtient un grand succès de librairie. Il ne peut être question de chiffres absolus. Le tirage d'un *best-seller* québécois ne se compare évidemment pas à celui de son confrère français ou américain. Celui du *Matou*, plusieurs centaines de milliers d'exemplaires, le range cependant parmi les *best-sellers*, peu importe le point de référence.

Le total des ventes n'est cependant pas l'unique critère. L'imprévisibilité du phénomène compte tout autant. Dans certains cas, le succès d'un roman est soigneusement planifié. Celui des « Harlequin » s'appuie sur des enquêtes pour découvrir les attentes des lecteurs. Des séries de romans policiers sont écrits par des spécialistes et publiés dans des collections distinctes. Pensons encore aux romans (comme aux films, du reste) qui déferlent en début de chaque été et que leurs éditeurs destinent aux vacanciers d'une couche socio-économique précise. Dans chacun de ces cas, auteurs et éditeurs travaillent à partir d'une recette éprouvée, à la manière des maisons de publicité, auxquelles ils font d'ailleurs souvent appel. On détermine un marché, on évalue les ventes potentielles, on dégage un budget, on lance le roman au moment propice, on recourt à une campagne de promotion appropriée. Rien n'est laissé au hasard pour qu'au terme de l'opération, demeure, tous frais payés, un profit lui aussi calculé à l'avance. Il s'agit là de maisons d'édition qui, comme toute autre entreprise, fabriquent un produit destiné à combler un besoin chez une clientèle cible. Malgré les forts tirages de ce type de romans, s'agit-il de *best-sellers*?

Plutôt qu'un succès programmé, un *best-seller* ne serait-il pas l'exact contraire, un succès imprévu et, une fois déclenché, incontrôlable? Le *best-seller* n'est-il pas toujours une sorte d'*outsider*? Un romancier renommé, avec plusieurs

* Yves BEAUCHEMIN, *Le matou*, Montréal, Québec/Amérique, 1981, 583p. Les références paginales entre parenthèses renvoient à cette édition.

œuvres à succès à son palmarès, a certes plus de chances d'en produire une autre par entraînement ou contamination. Mais les échecs de vedettes sont fréquents, comme il arrive qu'un inconnu triomphe. Le succès du *Matou* a surpris tout le monde, à commencer par son créateur. N'est-ce pas le propre du *best-seller* d'échapper au contrôle de ceux qui l'ont mis au monde? Dès lors que le public s'en empare, il en fait son livre, et nul ne sait où s'arrêtera l'aventure. L'éditeur ravi fait ses comptes, l'auteur encaisse des droits d'auteur fastueux, mais ni l'un ni l'autre ne peuvent expliquer ce qui arrive. Ils sont dépassés par les événements. Ils ont lancé un roman, ils se retrouvent devant un phénomène de société, un *happening* social. Plus qu'un autre roman, le *best-seller* est lié à son époque. Il est fugace, comme elle. Pendant quelques semaines ou quelques mois, il devient l'objet à la mode, pour des raisons qui parfois ont peu à voir avec le texte lui-même. Plusieurs lecteurs éprouvent du plaisir à le lire, certains de l'ennui, d'autres encore ne le lisent pas, mais tous l'achètent pour dire qu'ils le possèdent, et l'offrent en cadeau parce que cela se fait cette saison-là. Le *best-seller* ressortit à la consommation de masse. L'affirmer n'est cependant pas expliquer son fonctionnement, auquel cas il serait aisé de le reproduire à volonté, ce qui arrive rarement, malgré les efforts des intéressés. Comment opère la chimie mystérieuse entre le *best-seller* et le public?

Plusieurs voies s'ouvrent pour chercher réponse à cette question. On peut, si la chose est faisable, sonder les reins et les cœurs des lecteurs, les questionner sur leurs réactions, leur demander ce qu'ils ont aimé, ce qui leur a déplu, et pourquoi, bref tenter de cerner les raisons de leur engouement. On peut aussi interroger le texte du roman lui-même pour découvrir ce qui a séduit les lecteurs. Est-ce affaire d'écriture, de ton, de rythme, d'action, de personnages, de vision du monde? On imagine que plusieurs facteurs jouent simultanément. Y en a-t-il un de prépondérant?

Le réalisme du *Matou* a certes joué un rôle important. La présence de personnages caricaturaux a par ailleurs fourni au lecteur l'occasion de rire de soi à travers des êtres fictifs à la fois semblables et différents de lui. De toute manière, *Le matou* révèle son milieu d'origine. En lui faisant fête, le public s'est célébré lui-même. Il permet ainsi de prendre le pouls de notre société et d'observer, comme sous le microscope, les valeurs qui sont les siennes. Son importance est à ce titre indéniable. Le débordement de son succès outre-frontières indique en outre que la société québécoise participe à un système de valeurs qui la dépasse.

Malgré l'abondance de critiques qui lui ont été consacrées, les valeurs que véhicule *Le matou* n'ont pas été l'objet d'une analyse fondée sur une lecture attentive du texte. Frances J. Summers, dont la « Bibliographie de Yves Beauchemin »¹ peut être consultée sur la réception de ce roman, parle d'un « raz de

1. Frances J. SUMMERS, avec la collaboration de Thérèse Pouliot, « Bibliographie de Yves Beauchemin », *Voix et images*, 36, printemps 1987 : 416-428.

marée de critiques enthousiastes et dithyrambiques»,² cantonnées le plus souvent dans l'énumération des causes du plaisir du texte : optimisme et recherche du bonheur du couple Florent/Élise, personnages typés, humour du narrateur, rapidité narrative, etc. De rares critiques ont émis des réserves au sujet notamment d'Élise et de Ratablavasky, qui valent à l'auteur des reproches d'antiféminisme pour la première,³ de racisme et d'antisémitisme pour le second.⁴ Le peu de commentaires sur le sens du roman amène F.J. Summers à conclure qu'on l'a peut-être apprécié « parce qu'il n'a pas de signification profonde ». ⁵ Cette sanction du jugement de nombreux critiques, pour qui l'une des raisons du succès du *Matou* tient à l'absence de message explicite, contrevient pourtant à une évidence : il n'existe pas de formes vides, toute technique renvoie à une métaphysique et, pour paraphraser Sartre, le refus de témoigner est aussi un témoignage.

Le dossier Yves Beauchemin paru récemment dans *Voix et images* manifeste pour sa part une démission inacceptable de la critique devant l'œuvre. ⁶ Dans sa présentation du dossier, le responsable de sa préparation annonce que « c'est surtout le texte littéraire » qui sera interrogé, ⁷ mais les articles qui le constituent contredisent ses propos. La part prépondérante est en effet dévolue à la transcription non pas d'une, mais de deux entrevues de Beauchemin, à qui l'on demande d'analyser lui-même son roman. ⁸ Le choix d'un interviewer originaire de Canberra, Australie, rien de moins, n'augmente en rien une distance critique inexistante. Tout auteur s'illusionne en partie sur son texte et croit de bonne foi que celui-ci dit ce qu'il a voulu ou pensé y mettre. Or les textes disent en vérité souvent autre chose que ce que leurs auteurs s'imaginent. L'œuvre a évidemment toujours le dernier mot, elle seule ayant une réalité littéraire. Le rôle de la critique est de juger sur pièces, non de colporter les opinions de l'auteur. Beauchemin peut bien afficher en entrevue son intérêt pour le passé, proclamer sa haine du sectarisme, de l'intolérance et du racisme, réfuter à l'aide d'exemples biographiques des reproches d'antiféminisme, qu'en dit le texte du roman ?

2. Frances J. SUMMERS, « La réception critique du *Matou* », *Voix et images*, 36, printemps 1987, p. 384.

3. Voir, par exemple : Hughes CORRIVEAU, « Mistigri ou le roman parfait. *Le Matou* de Yves Beauchemin », *Spirale*, 21, septembre 1981, p. 10.

4. Voir, notamment : Shloime PEREL et Henry SREBERNIK, « Signes des temps », *Le Devoir*, 17 février 1982, p. 9. (Traduction de « Signs of the times », *The Jerusalem Post*, 22 janvier 1982, p. 12.)

5. Frances J. SUMMERS, « La réception critique du *Matou* », *op. cit.*, p. 389.

6. *Voix et images*, 36, printemps 1987 : 357-428.

7. Yves LACROIX, « Yves Beauchemin, en toute simplicité. Présentation », *Voix et images*, *op. cit.*, p. 358.

8. On regrette aussi que l'auteur et son éditeur aient refusé la publication d'un extrait du prochain roman de Beauchemin (p. 358), à qui on demande cependant des indications sur celui-ci (p. 378). Faute d'analyser un texte publié, on réclame la primeur d'un inédit...

Pour décrire les valeurs à l'œuvre dans *Le matou*, nous nous en tiendrons donc à l'étude du seul texte, laissant de côté les déclarations tous azimuts de l'auteur et aussi, du moins pour l'instant, la question à laquelle nous reviendrons plus loin de la distance du narrateur aux personnages. Leurs actions démentent souvent leurs propos, et le lecteur aurait grand tort de les croire sur parole.

Le rêve américain

Plusieurs pages du roman traduisent de prime abord un antiaméricanisme virulent. Aurélien Picquot, cuisinier français, ne rate aucune occasion de manifester sa haine de tout produit américain, que ce soit la chienne Vertu — « Il n'y a que les États-Unis pour produire des bâtards pareils » (p. 335) — ou encore des habitudes alimentaires qui dénotent à ses yeux une inculture abyssale :

« Quel sens y a-t-il à s'échiner sur un faisan Souvaroff qu'une brute du Connecticut va mâchouiller en enfilant des rasades de Seven-Up? C'est jeter des perles aux pourceaux. [...] Des amateurs de potages instantanés, voilà tout ce que l'on voit à présent. Dans vingt ans, il n'y aura plus que des Amerloques, d'ignobles Amerloques sur toute la terre. » (P. 46.)

Ses positions n'ont pas varié en fin de roman :

« Picquot termina la soirée par une longue déclaration de haine contre les purées de pommes de terre instantanées, les frites préparées en usine, l'utilisation systématique des conserves et tous les cataclysmes culinaires qui ont dévasté l'Occident depuis que les Américains ont décidé de planter leur drapeau dans nos assiettes. — Ces cochons, vociféra-t-il, sont en train de saper notre civilisation et de transformer la France en un pitoyable, un honteux, un ignoble *supermarket!* » (P. 516.)

Il vitupère aussi contre le gigantisme américain qui transforme « les bons restaurants en usine » (p. 73), critique que reprend à son compte Florent, furieux contre Slipskin qu'il accuse « de virer [sa] *Binerie* en restaurant américain » (p. 435) pour avoir fait des travaux d'agrandissement. À croire le discours de ces deux personnages, ce serait donc la guerre sainte contre les conserves américaines, qualifiées de « substances dangereuses » (p. 72), que Picquot fait jeter à la rue dans un geste théâtral. Au Goliath américain engraisé au *fast foods* s'attaquerait le David québécois nourri aux fèves au lard et aux tourtières !

Les gestes des personnages offrent cependant un démenti à leurs envolées oratoires. Picquot le premier se prostitue pour une agence de publicité alimentaire, pour laquelle il réalise des « présentations ragoûtantes pour ces ignobles préparations industrielles que l'Amérique bouffe depuis trente ans avec l'impression de fréquenter les sommets de la haute cuisine » (p. 180). Florent saute pour sa part sur l'invitation de sa tante de Key West, où Picquot songe un moment aller le rejoindre. Le roman s'achève sur une nouvelle invitation à se rendre en Floride, après l'accouchement d'Élise, qui est acceptée avec le même empressement que la première. Leur haine des États-Unis ne les empêche pas d'y séjourner.

Entre l'ennemi anglophone, Slipskin, qui organise un concours pour les clients de son restaurant, où le premier prix consiste en « un séjour de deux semaines pour deux personnes dans un luxueux hôtel de Miami, tous frais payés » (p. 531), et le preux chevalier Florent, qui accourt à Key West au premier signe de sa tante, la différence est faible. En vérité, leurs valeurs sont les mêmes. Ce sont celles de la libre entreprise, auxquelles sont associés les États-Unis tant honnis. Le rêve de Florent est américain, bel exemple de mimétisme de l'autre par ailleurs détesté. En se lançant en affaires, c'est son patron anglophone, monsieur Spufferbug, que Florent cherche à imiter :

« Je pars à mon compte. C'est à mon tour d'avoir des employés. T'aimes ça l'argent ? Moi aussi. » (P. 34.)

À Élise, il précise :

« Le mois dernier, je vendais des disques pour un salaud qui me tombait dessus si je prenais plus de trois minutes pour pisser. Aujourd'hui, je dirige un restaurant et dans cinq ou six ans nous aurons une belle maison de pierre avec tout plein d'arbres autour, comme tu as toujours rêvé. » (P. 67.)

Il s'inspire aussi, plus qu'il ne le combat, de Slipskin qui professe « qu'un homme placé devant l'occasion de gagner quelques dollars sans peine et qui néglig[e] de la saisir [va] contre les lois de la nature » (p. 14).

Les modèles de Florent ne sont pas qu'étrangers. Sa propre famille lui en propose deux. Son père, tout d'abord, qui a acquis dans les assurances une « solide aisance », et que ravit l'initiative de son fils :

« Depuis l'achat de *La Binerie*, monsieur Boissonneault, malgré ses petits airs détachés, étouffait littéralement de fierté paternelle. Lui qui avait consacré sa vie à mettre la patte sur le plus grand nombre possible de billets verts considérait le succès de son fils comme une sorte de consécration personnelle. » (P. 110.)

À Florent, découragé par les difficultés, il se cite lui-même en exemple, proclamant alors le credo économique du *self-made man* :

« Eh bien, mon garçon, je pensais que tu avais plus de chien que ça [...] J'ai déjà frappé des nœuds, moi aussi, dans ma carrière. Je m'en suis toujours tiré. Mon secret ? J'ai une tête de cochon. Descends à la cave : tu va y trouver un yacht de trente-deux pieds, terminé aux deux tiers. Je travaille dessus depuis quatre ans. Au début, quand je parlais de mon projet, les gens tournaient la tête pour ne pas me rire en pleine face. Aujourd'hui, on me demande la date du lancement. Voilà comment il faut agir. Ceux qui ne font pas comme moi se retrouvent un jour sur le coin d'une rue en train de vendre des crayons. » (Pp. 198-199.)

Sa tante Bernadette lui tient pareil langage. Indépendante de fortune, établie à Key West dans un hôtel qu'elle transforme en casino, elle ne s'intéresse à son neveu que depuis qu'il s'intéresse aux affaires. En récompense de sa bonne gérance des travaux de restauration, elle lui offre la plantation de pamplemoussiers qu'il convoite, à la condition expresse qu'il réussisse, seul, à reprendre possession de son restaurant. Les moyens lui importent peu. Elle ne lui fait pas mystère

qu'elle n'a pas amassé sa fortune en étant honnête, lui affirmant sans ambages que pour s'enrichir « il faut tromper les gens » (p. 272).

Pour tous ceux-là dont s'inspire Florent, la réussite est matérielle et se mesure en dollars. Le seul moteur de ses actes, c'est l'argent, le désir constamment affirmé de s'enrichir, voire de devenir millionnaire. L'achat de *La Binerie* vise ce but unique :

« La clientèle est faite, et fidèle. Le restaurant va se payer tout seul et je vais être riche à trente-cinq ans. C'est incroyable. » (P. 25.)

L'obligation de revendre sa part à son associé signifie pour lui revenir « à une vie de petit salarié » et « cette seule pensée lui soulèv[e] le cœur » (p. 141). Qu'importe s'il doit recourir à des tactiques de gangster pour faire perdre à l'adversaire son permis de restaurant, seul compte que, Slipskin vaincu, soit à portée de main le rêve de la « belle petite maison bien à nous quelque part sur la Rive sud » (p. 580). Au seuil de sa réussite, Florent fait à son tour sa profession de foi capitaliste :

« Ses déboires lui avaient durci la peau. Élise constatait, non sans mélancolie, que sa candeur de jeune homme s'était envolée pour faire place à une ambition sèche et nerveuse. — J'ai pris le goût de gagner, disait-il, quitte à me salir un peu les mains. D'ailleurs, le bonheur propre, est-ce que ça existe ? » (P. 581.)

Sa morale correspond parfaitement à celle que distille le film américain à la télévision, « un long film sur la guerre de Sécession, où le fils d'un planteur ruiné parvenait, à force de ténacité, à rebâtir la fortune familiale, soutenu par son amour pour une jeune infirmière nordiste qui l'avait guéri d'une blessure de boulet de canon » (p. 123).

La loi de la jungle

La loi de cet univers est celle du plus fort. Le seul tort est de perdre. On s'investit, on échange des coups, on brise des objets pour se défouler. La violence, tant verbale que physique, est omniprésente. Celle faite aux enfants leur apprend rapidement à l'utiliser eux-mêmes pour s'imposer. Celle à l'endroit des animaux ressort d'autant plus qu'elle est gratuite. Le cas de Vertu, la chienne ramenée de Key West, est pathétique. Son nom la signale à la vindicte de tout un chacun, à commencer par Émile, qui lui donne un morceau de bœuf saupoudré de cayenne, la bombarde de trombones sectionnés, ou encore, pour passer sa mauvaise humeur, lui administre « une série de coups de pieds dans son arrière-train » (p. 509). Furieux pour une tout autre raison, Florent lui assène pour sa part « une claque sur le crâne qui l'envoie au salon, la vue brouillée, les tempes pleines d'élancements » (p. 433). Il a oublié qu'un peu plus tôt, il s'était surpris que le flanc de l'animal présentait « une large meurtrissure recouverte de sang à demi coagulé [...] comme si on l'avait frappée avec un bâton » (p. 427).

Chez ces brutes, la xénophobie, quand ce n'est pas le racisme, est constante. Non seulement les Américains, mais tous les étrangers sont détestés. Leur origine joue contre eux. Français québécoisé, Picquot n'en est pas moins caractérisé par des tics caricaturaux : soiffard, goinfre, sanguin, vantard. S'il vomit les Américains, Rosario Gladu lui rend la monnaie de sa pièce : « Trou de cul de Français ! Retourne dans ton pays ! » (P. 191.) Les anglophones écopent évidemment le plus, notamment monsieur Spufferbug et Slipskin, leurs patronymes les épinglant déjà. Monsieur Boissonneault trouve à Slipskin une face de rat, Picquot le traite d'« ordure d'Anglais » (p. 285), Florent de « maudit Anglais de verrat de brasseur de merde » (p. 194), de « chien galeux d'Anglais de visage à deux faces » (p. 385) et renonce à comprendre « ce qui se passe dans ces têtes carrées » (p. 119). La haine du Juif perce aussi dans les propos de Gladu, dans la description du commerçant israélite dont Florent loue le local et dans le langage d'un commis de banque qui assimile Slipskin à un « maudit Juif empoisonneur » (p. 539). Les Arabes ne sont pas mieux reçus, Gladu colportant qu'ils vont raser Rosemont, et Émile ayant été, paraît-il, mal nourri par un client arabe de sa mère. Monsieur et madame Boissonneault n'aiment pas les « nègres », Florent et Élise n'apprécient guère les croiser dans les rues de Key West. Ratablavasky n'est-il pas enfin l'infâme étranger protéiforme, aux origines incertaines, contre lequel lutte le petit Québécois pure laine, qui le tient pour un « vieux câlisse d'émigré de brasseur de merde » (p. 385). Si par ailleurs le texte ne cache pas le mépris des héros pour ces émigrés de l'intérieur que sont à leurs yeux les fédéralistes francophones, comme P.E. Trudeau, dont Florent, en marchant sur la couverture du livre *Les Canadiens français et la Confédération*, abîme « quelque peu la trogne pseudo-amérindienne » (p. 55), ou encore un certain Marc Lalonde, personnage du monde interlope qui fait administrer par ses sbires une raclée à Ange-Albert, il faut aussi noter que Florent ne témoigne d'aucune solidarité à l'endroit de ses compatriotes. Il les exploite autant qu'il peut, à Montréal comme à Sainte-Romanie. Ici encore prévaut la règle du chacun pour soi.

Petit entrepreneur fonceur, Florent est d'autre part constamment en butte à l'incompétence de notables de professions libérales. La trinité prêtre-avocat-médecin est particulièrement visée. L'officiant à l'église Notre-Dame a « l'air absent » (p. 51), M^{gr} Bourget est « autoritaire et buté » (p. 50), les Pères Blancs ne sont pour Picquot que des « machines à baptêmes » (p. 142) et Octavien Jeune-homme est une caricature d'abbé. M^e Tardif et M^e Théorêt ne sont d'aucune utilité à Florent, et la routine des repas du notaire Pimparé symbolise celle de sa pratique. Sont pétris de la même farine, Albert N. Paquette, gérant de succursale de la Banque Royale, et Denis P. Massue, de l'agence de détective du même nom. Quant aux médecins, ils sont soit indolents comme le docteur Givrane, qui se trompe de dossier, ou rapaces comme le docteur Brosseau, pour qui un patient est une mine d'or. Du moins sa clinique privée est-elle ouverte à toute heure et

soigne-t-il ses clients, ce qui n'est pas le cas des institutions publiques. Mal en prend en effet à Florent de conduire Élise à l'hôpital Saint-Luc. Après une attente interminable, aucun dentiste n'étant de garde, il doit se débrouiller par ses propres moyens, requérir l'aide d'un chauffeur de taxi qui dégage la morale de l'histoire :

« Hum ! les gens d'hôpitaux ! [...] Y risent du monde ! Y jousent aux cartes pendant que les malades crachent leurs tripes... » (P. 223.)

Comme la clinique du docteur Brosseau, chère mais efficace, la médecine privée américaine semble fiable : bien que mâchant de la gomme, le gynécologue Fingerton, « le meilleur de Miami » (p. 308), a des allures paternelles, le Dade Hospital Center soigne correctement Élise après sa fausse-couche et Bernadette Jeunehomme est opérée à Cleveland par une équipe de cardiologues renommés.

Le point de règlement de la Régie des rentes du Québec en épigraphe au roman annonce ses couleurs. Florent mène en effet un combat incessant contre les fonctionnaires. La police de l'État ne vaut pas mieux que la médecine étatisée. Picquot tient tous les policiers pour retors, incompetents, voleurs, paresseux, stupides, et décourage Florent de s'adresser à ces représentants de la justice. La visite que fait ce dernier au quartier général de la police confirme ses dires. Policiers comme fonctionnaires sont unanimement ridiculisés. Le gérant de la succursale de la Régie des alcools, « à l'expression soucieuse et un peu bête » (p. 233), se fait voler sous le nez une caisse de bouteilles de champagne, un autre refuse de fournir un renseignement demandé en se réfugiant derrière un point de règlement, et Rosarien Roy, inspecteur du service municipal des incendies, se venge d'avoir été dérangé en usant de tout son zèle pour faire appliquer le règlement à la lettre. Florent n'hésite pas cependant à revêtir la livrée du fonctionnaire quand cela arrange ses affaires. Après avoir eu maille à partir avec V.D. Veedson du C.P.R. qui ne parle pas français, il se fait passer à Sainte-Romanie pour un enquêteur de la même compagnie, afin de tromper la population locale. Curieusement, pas un mot n'est dit des syndicats.

Les machos

Les stéréotypes les plus éculés déterminent les rôles de l'homme et de la femme. Celle-ci est confinée à faire l'amour et la cuisine, c'est-à-dire à la double tâche de pourvoyeuse des plaisirs du lit et de la table. Tous les mâles sont coureurs. Séduire les femmes est un signe de virilité. L'homosexualité est sujette à moqueries. Les allures efféminées de Bertrand, surnommé Bertrande, font sourire Florent. Gladu refuse de parler à « une tapette » car le cœur lui lève (p. 535). Dragueur invétéré mais marié à une mégère ventripotente, il écume sans arrêt les discothèques, bars, clubs et restaurants du Plateau Mont-Royal, à la recherche de gibier. Quant il n'est pas en chasse, il imagine quelque invention érotique, beigne en caoutchouc, « love glove » (p. 452), arborant sur son sternum

un tatouage de vulve. L'avenir de sa petite Yolande, qu'il remorque dans un club d'effeuilleuses, est déjà tout tracé. Ange-Albert est aussi présenté d'entrée de jeu comme ayant un fort penchant « pour le sommeil et les plaisirs du lit » (p. 29). Il change aussi souvent d'emploi que de partenaire, toujours à l'affût d'« occasions galantes » (p. 43), acceptant volontiers d'être le gigolo de « veuves brûlantes », de « vieilles filles insomniaques » et d'« épouses déçues » (p. 43). Les aînés ne sont pas différents des jeunes. Ratablavasky, « un vieux toqué un peu trop porté sur les femmes » (p. 20), est à la recherche d'un fils spirituel « dur, ambitieux, avec de vraies boules dans les culottes » (p. 20). Si Florent ne le déçoit pas à ce chapitre, amant instantané de sa femme de chambre, c'est qu'il se souvient de la harangue de son père : « Montre-toi un vrai Boissonneault, mon garçon, et tu vas le surpasser autant qu'une pissette d'éléphant surpasse une pissette de matou. » (P. 60.) La grosseesse d'Élise se faisant attendre, il s'enquiert si son fils a besoin de leçons particulières. Toujours il a le mot ou la chanson grivois à la bouche, précisant que s'il est paralysé en partie de la jambe gauche, il ne l'est pas de celle « du milieu » (p. 60). Conquérir une femme est la façon quasi exclusive pour les mâles de s'affirmer, et peu d'hommes ne saisissent pas l'occasion quand elle se présente. Si Florent se désiste devant les « deux jolies poulettes » (p. 404) amies de l'antiquaire, c'est que l'emporte l'appât du gain escompté par la vente de son garde-manger.

La femme est avant tout un objet sexuel. Si l'homme est jugé à sa fortune, c'est à son corps qu'elle est évaluée. Attrayant, il lui vaut l'attention empressée mais passagère des hommes. La moindre déchéance physique la dévalue à leurs yeux. La serveuse, Gisèle, incorpore au récit de la soirée « plusieurs amplifications », car, commente le narrateur, « ses règles la rendaient fort imaginative » (p. 135). Gugusse Tremblay lance des remarques désobligeantes à la petite Linda sur « l'état de saleté et la grosseur de son cul » (p. 347). Apprécies pour leur seule beauté physique, les personnages féminins se partagent en deux catégories : les vamps et les rabougries. Moins nombreuses, ces dernières témoignent du sort qui attend les reines du jour. L'« antique secrétaire » (p. 20), mademoiselle Relique, a la voix revêche, « la bonne femme » d'Eusèbe Gratton est une « maigriotte au visage prématurément ridé », les « cheveux clairsemés sous un régiment de bigoudis roses » (p. 226), et madame Laflamme « une petite femme rousse à la peau sèche et couperosée dont la bouche rappelait vaguement celle d'une grenouille » (p. 410).

Les désirables sont toutes peintes sur le même modèle : forte poitrine, aguichantes, faciles, vulgaires. La mère d'Émile, Floretta Chouinard, *barmaid* dans un club où elle lève des clients, en est le prototype : « Madame Chouinard arriva au restaurant en *hot pants* vert pomme, la jambe gainée de bas à mailles qui essayaient en vain de lui amincir la cuisse, les cheveux crépés, le visage porté à incandescence par trois procédés de maquillage simultanés. » (P. 86.) Émilienne Latouche, la nouvelle flamme de Picquot, correspond au même type, « une dame

grassouillette dans la mûre cinquantaine, remarquable par son abondante chevelure blonde, toute frisée, et son maquillage de starlette» (p. 570). Les femmes apprennent très tôt à jouer leur rôle de séductrice. La jeune gardienne d'Émile s'occupe plutôt à coucher avec ses amis, pendant que la petite Linda satisfait sa curiosité. Au travail, la femme use de ses charmes comme si c'était la raison première de son embauche. Ceux de Gisèle, serveuse à *La Binerie*, émoustillent les clients et le personnel, la caissière de chez *Sherman* fait une invite à Florent, la secrétaire du gérant de banque, chevelure « toute bouclée » et voix en « frisettes » (p. 32), babille avec ses compagnes pendant que Florent et son patron parlent affaires, et Élise, obligée de quitter un emploi de vendeuse de bas-culottes à cause des ardeurs de son patron, soigne son maquillage avant de rencontrer Ratablavasky, sachant d'expérience qu'il y a « beaucoup de vieux malins qui perdent la tête en apercevant une jeune poulette bien arrangée » (p. 49).

L'exploitation sexuelle de la femelle atteint son point culminant dans le viol collectif de Vertu, montée par un bouledogue devant une douzaine de comparses qui attendent leur tour :

« Au milieu de la chaussée une petite chienne bâtarde à poils ras, trapue, de couleur rousse, plutôt mal bâtie, venait de se faire monter par une espèce de bouledogue poussiéreux, tout frétilant, que fixaient une bonne douzaine de chiens de toutes races et de tous calibres, l'œil brillant, la langue pendante, haletants de désir. Les automobilistes prenaient la chose du bon côté, attendant avec patience que la Nature fasse son œuvre, et riaient de l'air stoïque et résigné de la pauvre chienne dont l'arrière-train juteux avait provoqué une révolution canine dans Key West. » (P. 287.)

Comme Vertu, les personnages féminins acceptent sans protester leur rôle de pourvoyeuse de plaisirs sexuels. Seule exception, Bernadette Jeunehomme. En apercevant Vertu, elle déclare en effet à son neveu :

« Je n'aime pas les chiens. Et encore moins les chiennes. Elles nous ressemblent trop, pauvres petits Canadiens français, habitués à manger bien sagement dans leur coin. Elles sont trop naïves. Et elles aiment trop servir. Je préfère les chats. Ils sont moins mous. » (P. 289.)

Veuve depuis dix ans, sans amant, ayant fui famille et pays et imposant ses volontés aux ouvriers, contracteurs et médecins, elle constitue l'unique exemple dans le roman d'une femme autonome.

La seconde fonction de la femme est d'être la cuisinière de l'homme. Le métier de serveuse lui semble réservé d'office. Chaque homme a à ses côtés une femme pour lui préparer ses repas. M^{gr} Bourget aurait changé de cuisinière douze fois en huit ans ; l'abbé Jeunehomme qui, enfant, a eu une gouvernante, se plaint de la disparition de sa femme de chambre, le curé Bournival, gros mangeur, a une ménagère, et Ratablavasky dispose d'une femme de chambre. Gisèle n'en est pas à sa première expérience de serveuse. Floretta Chouinard comprend si bien son rôle que, pour confier la garde de son fils à Florent et Élise,

elle invente le prétexte plausible entre tous qu'elle doit prendre soin d'un oncle malade.

Ayant travaillé dans un restaurant avant son mariage, Élise reprend donc du service à *La Binerie*. Rien n'indique cependant qu'elle touche salaire pour un travail qu'elle poursuit même pendant sa grossesse. Il semble au contraire que c'est parce qu'elle n'est pas payée que son mari fait ses frais. Au lendemain d'une fausse-couche, elle prépare un bœuf à la mode à Florent, qui gère les travaux de restauration de l'hôtel de sa tante. Une seule fois manifeste-t-elle de l'impatience devant son insouciance pendant qu'elle prépare son repas : « Franchement, il aurait pu me donner un coup de main, murmura Élise quelques minutes plus tard en voyant son mari se traîner tout somnolent vers la chambre à coucher. » (P. 361.) Cela ne l'empêche pas, plus loin, alors qu'à nouveau enceinte elle a les jambes enflées, d'en servir un autre : « Ange-Albert fit alors une allusion limpide à la vacuité de son estomac, qui gargouillait depuis le matin, puis s'ouvrit une canette de bière et regarda Élise lui préparer une fricassée de poulet. » (P. 521.) Dès sa première apparition, Rosine, par ailleurs serveuse dans le restaurant de son père, est décrite en train de préparer une omelette au jambon pour Ange-Albert (p. 199). Ailleurs, elle apporte des hot dogs à tout le monde (p. 217), se charge de la tisane de Picquot (p. 335), s'esquive pour aller préparer un café (p. 363) et, au retour de voyage de Florent et Élise, elle s'affaire au souper pendant qu'Ange-Albert chante sous la douche (p. 331). Quand elle le quitte, tout ce que ce dernier trouve à dire c'est qu'il va être « encore obligé ce soir de [se] contenter d'une omelette » (p. 468). Habitué à son bureau à être servi pas sa secrétaire, à qui il confie son cigare plein de salive avant de la congédier d'un geste impérieux pour parler affaires avec son fils, Monsieur Boissonneault dispose à la maison de sa cuisinière d'épouse. Pendant qu'à la cave avec son fils il discute bateau, Élise et Rosalie s'activent à la cuisine « aux derniers préparatifs du réveillon en échangeant à voix basse ce qu'on a coutume d'appeler des confidences de femme » (p. 237).

Entourés, cajolés, servis par des femmes, les hommes ne les consultent sur rien et, quand elles émettent une opinion, n'en tiennent aucun compte. Même si Élise fait preuve d'intelligence — elle trouve la signification du message de Ratablavasky — de sagacité — elle enjoint à plusieurs reprises Florent de se méfier de ses projets — de ténacité — elle travaille aussi fort que lui au restaurant — ses avis comptent pour du beurre. Florent cherche plutôt à lui dissimuler les faits et à lui taire la vérité, sous le prétexte qu'il ne faut pas l'énerver inutilement. Comme son père lui recommande de ne rien dire à sa mère, qui a « déjà assez de problèmes avec ses nerfs comme ça », de même Florent dit à Ange-Albert : « Pas un mot à Élise. [...] Dans son état, il faut lui éviter toute émotion. » (P. 528.) Si d'aventure l'esclave laisse paraître son mécontentement, son maître s'offusque, tel Florent devant les critiques de sa femme : « Non, mais qu'est-ce qu'elles ont

toutes aujourd'hui. [...] Au train où ça va, il va bientôt falloir leur demander la permission avant d'aller pisser. » (P. 48.)

C'est pourtant de cette femme que l'on exige de fournir, par sa maternité, la preuve vivante de la virilité du mâle. Songeant que peut-être Élise le quittera, Florent formule clairement cette vérité : « Adieu les belles ambitions ! Adieu Élise, qui va bientôt l'abandonner pour offrir son joli ventre à un homme qui saura l'engrosser. » (P. 126.) En enfantant, la femme assure en outre la continuation de la famille. Élise et son mari vont manger régulièrement, le dimanche, chez les beaux-parents, qui s'informent de la progéniture future. Élise ne s'objecte pas à cette pratique, elle qui, orpheline à quatre ans, a passé son enfance dans un couvent à Rimouski. Son rêve est d'avoir un enfant, rêve qui s'amenuise dans la mesure où celui de son mari est en voie de réalisation. Le roman s'achève sur son accouchement, mais sa fille est prénommée Florence, comme si elle était avant tout la création et la propriété de son père.

Ici encore, Bernadette Jeunehomme se distingue. Le roman nous apprend en effet, pour s'en moquer, que, mariée pendant vingt-deux ans, elle n'a jamais cohabité avec son époux. Chacun vivait dans son appartement, face à face sur le même palier (p. 113). Veuve depuis dix ans, elle s'est établie à Key West pour s'éloigner de sa famille, qui n'attendait que sa mort pour toucher l'héritage. Mariée ou veuve, elle n'a été la servante d'aucun homme. Elle parle aux contracteurs et aux médecins comme à des inférieurs. L'existence de son fils Octavien, qui la déçoit grandement, ne l'a pas retenue au pays. Elle n'a pas voulu gâcher sa vie pour des obligations familiales. Seule ressemblance avec les personnages masculins, elle possède en la personne de Lydie une domestique à son service exclusif. Du moins n'a-t-elle aucune aventure, ne ressentant pas le besoin de se prouver à elle-même sa valeur par quelque conquête.

Goinfres et soûlons

Outre l'argent et le sexe, le boire et le manger comptent parmi les préoccupations majeures des personnages masculins. Ils s'empiffrent sans arrêt et sans jamais déguster leurs aliments. Tout ce qui apparaît dans leur assiette est englouti sur-le-champ. La quantité l'emporte sur la qualité. Malades pour cause d'excès, ils gémissent mais, l'alerte passée, redeviennent des goinfres. Si la chienne est nommée Vertu par dérision, le matou d'Émile, insatiable comme son maître, s'appelle Déjeuner. Devant la nourriture, tous les personnages ont un comportement de primaires. La propriété d'un restaurant spécialisé dans les portions copieuses ne dégoûte pas Florent de la nourriture, au contraire. Il est constamment à table et ses repas sont toujours abondants. À Miami, il enfourne un *hot chicken* « à coup de pouce » (p. 258). À Key West, le réfrigérateur de son chalet déborde de provisions et il engloutit sa large part de la grosse tourtière et du monticule de pommes de terre et de carottes que sa tante a fait préparer. Au

sortir de la chambre de son cousin l'abbé où ils ont avalé plusieurs pâtisseries, lui et Élise achètent un gros sac d'arachides rôties qu'ils mangent en marchant dans la rue. Ange-Albert s'envoie pour sa part « une tourtière et demie pour dîner » (p. 34) et dévore « un monumental sandwich au fromage » (p. 123) devant la télévision. Les ecclésiastiques paraissent les plus boulimiques. L'abbé Jeunehomme se fait livrer à tous les deux jours des pâtisseries du *Duc de Lorraine* qu'il conserve dans une volette à gâteaux, et il offre des soupers littéraires pantagruéliques. Vingt livres de ragoût de pattes sont nécessaires pour rassasier les six Pères Blancs de retour d'Afrique, désireux de renouer avec le pays. Le curé Bournival s'empiffre « avec un sans gêne déboutonné » (p. 411), M^{gr} Bourget ne tolérait, paraît-il, aucun manquement aux règles de la bonne cuisine et la photo de Jean XXIII le représente avec un air bonhomme et gourmand, « comme s'il venait tout juste de déguster un excellent morceau de tarte aux pommes » (p. 225).

Plusieurs personnages souffrent d'alcoolisme. Ils boivent comme ils mangent, sans arrêt et sans raison. Ils ne goûtent pas, ils écluent. Seule importe la quantité absorbée. À la maison, au restaurant, de jour comme de soir, pour célébrer ou par habitude, ils boivent, et toujours immodérément. La gueule de bois passée, ils recommencent. Le nom de certains témoigne de leur condition. Ainsi Picquot picole constamment. À leur première rencontre au bar du Château Frontenac, Florent et lui se sont quittés « l'estomac somptueusement arrosé de *Prince de Polignac* » (p. 27), et il le retrouve plus loin entouré de deux caisses de bière, l'une déjà vide (p. 45). Il garde toujours à portée de main une bouteille de cognac qu'il vide à même le goulot. Pour fêter le retour de ses amis, il apporte deux magnums de champagne (p. 335) et, au restaurant, il se commande pour lui seul une bouteille de *Prince Noir* (p. 366). Florent porte bien quant à lui son patronyme de Boissonneault. Il rentre d'une virée « dans les vapeurs du *Vouvray* » (p. 35), de chez Ange-Albert complètement ivre, avale chez Ratablavasky plusieurs verres remplis à ras bord de *Baron Otard* fine champagne (p. 37), cale trois bières coup sur coup (p. 369), engloutit une caisse de *Veuve Cliquot* avec ses amis (p. 234) et emprunte de l'argent à Rosine pour se payer « une brosse monumentale » (p. 202). Émile, nourri à la bière dès le biberon, sa mère, monsieur Boissonneault et sa femme à l'occasion, Rosario Gladu, Slipskin, le capitaine Galarneau, le curé Bournival, J.-D. Beaumont, monsieur Berval, monsieur Saint-Onge, Armand de la Durantaye, tous, malgré leurs différences d'âge et de condition, ne semblent avoir d'autre but dans la vie que de faire cul sec pour s'étourdir et oublier.

Triomphe de l'inculture

Tous ces personnages agissent le plus souvent par impulsion. Ils n'existent que dans le présent de l'action immédiate et dans leurs projets d'avenir, toujours

à court terme et très matérialistes. Sans racines, ils n'ont pas ou peu de souvenirs, et n'y font presque jamais référence. Élise paraît avoir oublié son passé d'orpheline, Bernadette Jeunehomme a rompu avec le sien en déménageant à l'étranger, Picquot fabule à propos du sien, ce qui est une manière de l'abolir, et celui mystérieux de Ratablavasky n'est pas éclairci. Leur utilisation des antiquités et des livres illustre leur inconscience de leur valeur culturelle.

Le passé n'a d'importance pour Florent que s'il se monnaie. Il s'intéresse aux meubles québécois anciens lorsqu'il comprend pouvoir en tirer de bons profits. Auparavant, il n'y avait jamais fait attention. Pendant qu'à l'église Notre-Dame Élise contemple le gisant de M^{gr} Bourget, Florent « flott[e] à mille pieds au-dessus de ces considérations historiques et se tripot[e] le nez, songeur » (p. 52). Le commerce des antiquités comme celui de la restauration n'est pour lui qu'un moyen de s'enrichir. Il ressemble comme un frère à son ennemi Slipskin, dont le père a déjà tenu un magasin d'« antiques » (p. 123) et qui lui conseille de vendre dans une semblable boutique les lettres en bronze que lui envoie Ratablavasky. Pas un instant ne songe-t-il à préserver de la destruction les vestiges du passé. Ne l'intéressent que les trucs du métier : « Que la chance me fasse tomber sur trois ou quatre belles armoires et tu vas voir comment je m'appelle. » (P. 385.) Il s'installe momentanément à Sainte-Romanie pour soutirer aux villageois leurs meubles anciens à vil prix. Il énonce alors son credo d'antiquaire, emprunté à J.-D. Beaumont, qui fraude allégrement les touristes : « Il faut plutôt attendre la pièce rare et fourrer au coton le pauvre ignorant qui voudrait bien me la vendre. » (P. 398.) Maxime qu'il applique à la lettre en achetant trente dollars un garde-manger à motif pli de serviette datant du régime français, qu'il revend \$ 14 000 à son ex-patron anglophone, sans le moindre scrupule de disséminer ainsi le bien national. Il revend aussi à la pièce le mobilier d'une maison achetée en bloc, réussit presque à voler six chandeliers d'argent, qu'il aurait vendus à fort profit si le curé ne l'avait surpris, et cède pour \$ 6 400 plusieurs liasses de lettres dont il s'est emparé et qui sont dues « à la plume d'un certain Magloire Blanchet, curé à Saint-Charles durant les Troubles de 1837, et qui jetaient des lumières fort intéressantes sur l'insurrection des Patriotes » (p. 436). Florent n'a d'autre morale que le profit, trafiquant de tout, du passé national comme de produits alimentaires, toutes choses lui étant égales. S'il conserve certains objets, c'est pour décorer son restaurant à l'ancienne, les antiquités servant de leurre pour attraper les clients. De même désigne-t-il les « crics » de Picquot comme des « grand-mères » (p. 85) et rebaptise-t-il les plats européens de son menu pour leur donner l'apparence du cru. Dans les deux cas, le procédé est identique : faire jouer à son profit la fibre nationaliste.

Les personnages ne paraissent pas non plus inquiets des travaux de démolition d'immeubles et d'églises, dont le motif obsédant hante le roman. L'instance narrative se contente le plus souvent de noter la chose, sans que ce spectacle ne provoque chez ceux-là la moindre réaction. Les lieux et les meubles

dans lesquels ils habitent les laissent indifférents. La grue de démolition se rapproche pourtant progressivement de leurs demeures. L'édifice adjacent à celui d'Ange-Albert, rue Emery, qui semble voué à être démolit, le sera effectivement, comme la maison voisine de chez Émile, abattue par une énorme boule de fer. Le seul commentaire, celui de Rosario Gladu, souligne qu'il s'agit là d'une affaire lucrative et qui fait œuvre utile :

« Mon beau-frère m'a présenté hier à un bonhomme qui veut partir une compagnie de démolition. C'est un genre de *business* qui rapporte beaucoup de ce temps-ci à Montréal, rapport qu'on manque de place sur l'île pour les nouvelles bâtisses. Je me suis même laissé dire que les Arabes veulent raser Rosemont pour bâtir une cinquantaine d'édifices de trente étages, un projet qui nous débarrasserait de nos vieilles cabanes et qui nous placerait dans le sillon du progrès, comme dirait l'autre. » (P. 130.)

Aux États-Unis, par contre, on restaure plutôt que de démolir. Son dernier voyage à Montréal a fort déçu la tante Jeunehomme :

« Pouah ! quelle ville ! Tout était sens dessus dessous. Ça dure toujours, cette manie de démolition ? On ne reconnaîtra bientôt plus rien. J'aime autant vivre ici. Au moins, mes souvenirs sont intacts. » (P. 270.)

À Key West, la rue Duval est bordée « de vieilles maisons distinguées » (p. 273) ; à Miami, les grands hôtels construits dans le style des années cinquante sont toujours debout, même un peu défraîchis (p. 256), et celui de madame Jeunehomme est complètement restauré par ses soins après avoir été laissé à l'abandon pendant dix ans. Elle espère certes trouver son profit à l'entreprise, mais elle respecte tout de même son style victorien qu'elle déteste. De retour à Montréal, Élise observera sans broncher la démolition d'un « vieil édifice victorien » (p. 519) et ne sourcillera pas au projet de Florent de quitter leur nouvel appartement, dans un vieil édifice en pierre avec vitraux et foyer, pour « une belle petite maison » de la banlieue (p. 580).

Le livre est constamment dévalorisé. Pas plus qu'ils ne réfléchissent, les personnages ne lisent. Il est pourtant beaucoup question de livres. L'intention ironique est fréquente, comme le rappel des lectures de jeune fille d'Élise au couvent : *Paul et Virginie* et *Le grand Meaulnes*. Les grandes œuvres littéraires sont systématiquement dévaluées. Bernadette Jeunehomme, qui dans ses trois librairies de Québec a fait jadis le commerce des livres, comme son neveu celui des antiquités, lui confie que ce n'est pas en vendant *Athalie* ou *Le neveu de Rameau* qu'elle a fait fortune :

« Pfuitt ! du vent ! S'il fallait compter sur les gens cultivés pour vivre ! Je serais comme une vache qui ne voudrait brouter que des roses... » (P. 272.)

Aussi déplore-t-elle amèrement que son fils Octavien, « un appendice de bibliothèque » (p. 313), ne soit qu'un liseur :

« Le livre a fait ma fortune, mais il a empoisonné ma vie. Je n'ai plus de fils. Je n'ai qu'un liseur. En dix ans, j'ai versé une fortune à ce fainéant, et pour quels résultats ? Il garde la chambre comme un paralytique et dévore ses bouquins par camions, au lieu de s'occuper de

son ministère ou de vaquer à des occupations utiles. Si d'aventure il se risque à faire un voyage, c'est qu'il y a un livre au bout du chemin.» (P. 276.)

L'alcoolisme est à ses yeux une drogue moins néfaste que la lecture. La description de la chambre encombrée de livres d'Octavien associe d'ailleurs sa passion à une manie voisine de la folie.

On ne s'intéresse aux livres que pour des raisons utilitaires. La valeur littéraire des œuvres n'est jamais évoquée. Toujours on demeure à la périphérie du livre. L'abbé Jeunehomme recherche ainsi le poêle où Gogol aurait brûlé la seconde partie des *Âmes mortes*. Même chose avec la correspondance de Tourgeniev/Viardot. L'œuvre elle-même est escamotée au profit de détails futiles. Les livres sont ainsi associés à la préoccupation alimentaire des personnages. Octavien ne tire de *Madame Bovary*, *Pot-Bouille* et *Les anciens Canadiens* que des menus pour ses soupers soi-disant littéraires. Sa mère lui offre une réplique de la cafetière de Balzac, comme si là était l'essentiel de l'auteur de *La comédie humaine*. Pour Picquot, le plus grand livre, parce que rarissime, est la biographie illustrée de son maître spirituel, le cuisinier Alexis Soyer. Quant à Élise, Florent et Ange-Albert, s'ils courent les lancements, ce n'est pas pour les œuvres, dont ils n'ont cure, mais pour les buffets. Le livre utilitaire constitue aussi une occasion de fortune. Madame Jeunehomme a construit la sienne en vendant des dictionnaires aux commissions scolaires et aux communautés religieuses, s'arrangeant pour que les souris les rongent chaque année; Florent voit dans *La chimie des produits de beauté* la chance de faire la sienne. Avant de visiter la plantation de pamplemoussiers nécessaire à ses projets, il se procure un manuel d'horticulture, et, avant d'entreprendre le commerce des antiquités, trois ouvrages de références: celui de Palardy, *L'encyclopédie* de Lessard et *À la découverte des antiquités québécoises*. Son intérêt pour les *Histoires piquantes de l'Église de France* et *Un père chrétien debout à l'aube* tient aux avantages qu'il espère en retirer dans sa lutte contre Ratablavasky, qui lui offre d'ailleurs une forte somme pour rentrer en possession du dernier ouvrage.

On peut de même lire *Le matou* sans se poser de questions, à l'instar des personnages qui ne s'interrogent sur rien et n'ont aucune vie intérieure. Tous sont caricaturaux. Leur être se résume à leur physique. Inconscients du passé, ils ne font que réagir aux événements. Dans ce roman, tout est affaire de rythme. La prolifération des personnages et des péripéties tient lieu de réflexion. La rapidité des changements de scène donne au texte un tempo échevelé. Sitôt amorcée, une scène est bousculée par la suivante. Souvent elle en contient elle-même quelques autres à peine esquissées. L'impression créée est celle du foisonnement, reflet d'un monde de la fugacité. Toute cette agitation cache cependant un vide inquiétant. La mécanique de ce roman tourne en effet sans but. Elle s'arrête à la page 583, on se demande pourquoi. Elle aurait pu le faire plus tôt ou plus tard. Plusieurs épisodes n'ont d'autre justification que d'être de nouvelles aventures, en apparence différentes des précédentes, en réalité semblables. C'est le triomphe

de l'inutile.⁹ La similitude avec la société de consommation effrénée de cette fin de siècle frappe.

*
* *
*

Le matou est venu à son heure. Le début des années quatre-vingt marque le retour du pendule vers la droite. Les valeurs auxquelles adhèrent les personnages de ce roman sont clairement celles qui régissent la société actuelle : méfiance envers l'État, foi en la libre entreprise, prépondérance de l'argent, satisfaction des besoins primaires, sexe et nourriture, recours à la violence, xénophobie, racisme, sexisme qui réaffirme les stéréotypes masculins et féminins, inconscience du passé, mépris des œuvres d'art non utilisables à des fins de profit, bref l'âge d'or du matérialisme.

Sous couleur de divertissement, ce roman est donc rien moins que neutre. Il brosse de notre société un tableau très noir. La majorité des lecteurs et des critiques l'ont pourtant vu comme une œuvre amusante. Cette perception force à s'interroger sur la distance du narrateur face aux propos et agissements des personnages. L'étude de cette question exigerait une analyse narratologique serrée, en procédant cas par cas. On détecterait peut-être alors des marques d'humour, d'ironie, de satire, qui indiqueraient que le narrateur n'avalise pas tout ce que font et disent les personnages. Contentons-nous ici d'une hypothèse.

Le matou est écrit à la troisième personne du singulier par un narrateur omniscient non identifié, qui use à son gré du temps, de l'action et des personnages. Il est donc significatif qu'en regard des différentes valeurs en jeu, aucun point de vue discordant de celui de l'ensemble des personnages n'est proposé, ni par un personnage en rupture de ban, ni par le narrateur. Personne en effet ne s'élève contre le matérialisme forcené qui les anime tous, de Florent à

9. Commentant la disparition dans le film et la série télévisuelle de l'intrigue secondaire centrée sur l'abbé Jeunehomme, Beauchemin avoue implicitement que des parties importantes de son œuvre peuvent être gommées sans mal :

« La recherche de l'abbé Jeunehomme, ses hantises, accompagnaient l'aventure de Florent. Ces deux intrigues ne se rejoignent qu'au moment où l'abbé Jeunehomme, à cause de sa passion pour les livres et de son érudition presque infinie, fournissait sur Ratablavasky des informations trouvées dans un livre intitulé *Histoires piquantes de l'Église de France*. C'est le seul moment où l'intrigue de l'abbé Jeunehomme joue un rôle fonctionnel dans celle de Florent. Dans le film et la série, c'est Élise qui trouve le livre dans une librairie, c'est donc elle qui assume cette fonction. C'est fait assez habilement dans le film, on la présente comme une liseuse, elle a une passion pour les antiquités, elle se documente sur le sujet. Il est tout à fait plausible qu'elle tombe sur ce livre-là. » (Yves LACROIX, « Entrevue avec Yves Beauchemin », *Voix et images*, op. cit., p. 378.)

Si la cohérence de sa composition caractérise l'œuvre d'art véritable, on tirera de cette déclaration de l'auteur les conclusions qui s'imposent.

Slipskin. De même pour l'usage de la violence — la loi du plus fort n'est contestée par personne — la satisfaction des besoins primaires auxquels ils tendent tous sans distinction, leur méfiance de l'État et de ses représentants, le mépris des livres et le désintérêt pour le passé. Sur tous ces points, l'unanimité est parfaite chez des personnages qui, par ailleurs, s'affrontent. Ils tiennent tous le même langage, posent les mêmes gestes, partagent les mêmes valeurs. Devant ce discours univoque, il semble que la plupart des lecteurs ont vu en Florent un héros qui essaye de s'imposer et ils se sont trouvés d'accord avec son idéal de vie et les moyens utilisés pour le réaliser.

Le degré de caricature des différents personnages varie certes de l'un à l'autre. Les plus typés servent au narrateur dans des cas précis, sexisme, xénophobie et racisme notamment, où il fait montre de prudence. Les positions les plus sexistes sont en effet énoncées par trois personnages particulièrement caricaturaux, Rosario Gladu, Ange-Albert et monsieur Boissonneault. Le narrateur voulait sans doute mettre Florent en retrait. Nous avons vu cependant que ses agissements et ses paroles le trahissent. Seule Bernadette Jeunehomme, le plus autonome de tous les personnages, tant féminins que masculins, manifeste une insoumission dont une Élise est incapable. Plutôt qu'une femme de tête, elle est cependant présentée comme une vieille piquée dont on se moque des manies. La xénophobie et le racisme sont pour leur part plus spécialement incarnés chez Aurélien Picquot, Rosario Gladu et monsieur Boissonneault. Mais, en vérité, tous les personnages sont xénophobes, Florent autant que les autres, son rôle étant simplement ici plus effacé.

Indice sans doute des craintes du narrateur d'afficher trop ouvertement des positions susceptibles de provoquer une levée de boucliers, le trait moins appuyé dans le cas de Florent et Élise permet en outre une plus grande adhésion du lecteur, qui ne saurait s'identifier à un Picquot ou un Rosario. Mais comme nous l'avons vu, et contrairement à l'opinion de l'auteur,¹⁰ tous sont caricaturaux et adhèrent aux mêmes valeurs. Signe de leur parenté idéologique, aucune voix dans le roman n'enregistre sa dissidence.

On en arrive à s'interroger sur la position du narrateur dont, jusqu'à preuve du contraire, rien ne permet de croire, malgré le recours à la caricature et l'humour, qu'il désapprouve ce que disent ou font les personnages. Sa complicité entraînerait celle des lecteurs. Le succès de ce roman serait ainsi fondé sur une conformité de vues entre personnages, narrateur et lecteurs.

10. « Il y a des personnages qui sont plus ordinaires, plus courants que d'autres, comme Élise et Florent. Ils sont peu caricaturés. » (Frances J. SUMMERS, « Entrevue avec Yves Beauchemin », *Voix et images*, 36, printemps 1987, p. 365.) Yves Lacroix souscrit sans sourciller à cette affirmation de l'auteur : « [...] la démesure caricaturale des personnages, exception faite du couple focalisateur Élise/Florent [...] ». (« Yves Beauchemin, en toute simplicité. Présentation », *op. cit.*, p. 358.)

Qu'on le lise comme la peinture implacable d'un univers dégradé, ou qu'au contraire on voie en lui la célébration de valeurs rétrogrades, *Le matou* est un symptôme inquiétant de l'état de notre société. Il nous tend un miroir de nous-mêmes. À nous d'en tirer les conclusions.

Jean-Pierre BOUCHER

*Département de langue et littérature françaises,
Université McGill.*